

De transfert en transfert

de Dom Augustin de Lestrangle jusqu'à l'abbaye de Baumgarten

Entré à l'abbaye de La Trappe de Soligny, (Orne, France) en 1780, frère Augustin de Lestrangle était un fervent novice qui s'adonnait totalement à sa recherche de Dieu. Bientôt, en 1785, son père abbé, Dom Théodore Chambon, lui confiait la charge de maître des novices. Ses sources spirituelles étaient les ouvrages de Dom Armand de Rancé, la règle de saint Benoît et l'Écriture Sainte. Il avait un esprit pratique, qui s'étendait à tous les domaines.

Très tôt, frère Augustin fut conscient de la gravité de la crise politique française, autour de 1790. L'existence des abbayes était en danger et il obtint la permission de chercher un refuge pour son monastère hors de la France. Il le trouva en Suisse dans le canton de Fribourg et obtint là, du gouvernement, l'usage des bâtiments de La Valsainte, restés vacants depuis le départ des chartreux. Il s'y installait en 1791 avec ses moines et novices, un total de 23 personnes. Dom Augustin s'y donnait encore la mission de continuer la réforme de l'Abbé de Rancé.

Lorsque cette nouvelle fondation trappiste fut érigée en abbaye cistercienne en 1794, Dom Augustin de Lestrangle fut élu par ses

moines comme leur père abbé et cette communauté devint sous sa houlette le foyer de la résurrection de l'Ordre Cistercien Réformé.

En 1796, Dom Augustin se préoccupait aussi des religieuses françaises, chassées de leurs couvents et qui cherchaient refuge auprès de lui. Il érigea pour elles un monastère à Sembrancher, non loin de La Valsainte et donna à ce monastère le nom de « la Sainte Volonté de Dieu ». Les sœurs gardaient en tout les mêmes observances que les moines. Dom Augustin allait régulièrement faire des exhortations chez les sœurs et il y tenait chapitre, afin de former ces sœurs, venues de différentes congrégations, et de les introduire dans les Règlements qu'il avait donnés à ses moines de La Valsainte. C'étaient les usages primitifs de Cîteaux, mais avec des ajouts bien austères de Dom Augustin lui-même, surtout concernant le lever avant deux heures le matin, les repas et la durée du travail. Le père abbé se rendait si souvent chez les moniales que ses moines se plaignaient qu'il aimait les sœurs plus que ses propres fils !

Se voyant comme la seule autorité du monastère des moniales, il y présidait les cérémonies de professions, et les sœurs faisaient leurs vœux entre ses mains. Ainsi les actes de profession de ce temps-là n'ont que deux signatures, celles de la sœur et de Dom Augustin.

Ce père abbé avait deux dévotions particulières, la première, celle de la volonté de Dieu, dont lui-même et chacun sous ses ordres, étaient des enfants dociles. Son autre dévotion était celle du Sacré-Cœur, qu'il exprimait parfois ainsi : « Entrez dans le Cœur de Jésus par l'oraison. Sortez du Cœur de Jésus pour aller travailler pour Jésus. »

Déplacement de la communauté en Russie

Au moment où la Suisse fut envahie par les armées révolutionnaires, Dom Augustin avait déjà fait demander au tsar Paul I^{er}, qui régnait à ce moment en Russie, l'autorisation de fonder des monastères en Russie. De cette requête, il avait chargé sœur Marie-Joseph, la fille du prince de Condé. Elle avait rencontré une fois Paul I^{er} au château de son père à Chantilly.

Pour ce voyage, Dom Augustin avait partagé la communauté des moniales, qui comptait en ce début de 1798 pas moins de 43 personnes, en 3 colonies, et chacune s'est mise en route, de son côté, vers la Russie. Les moines de La Valsainte partirent aussi. C'est un total de 250 personnes environ qui s'engageaient en petits groupes, sur la route vers le même pays. Voyage difficile et remarquable, les unes à pied, les autres sur des mulets, ensemble en route sur des montagnes escarpées, couvertes de neige et de glace, bordées de précipices affreux. Elles souffraient beaucoup du froid et de la faim, ne pouvant trouver souvent où s'arrêter dans la journée, et arrivaient alors bien tard dans de mauvaises auberges. En route, une sorte de grippe infectieuse saisit ces corps épuisés, selon la narratrice des moniales, mère Marie-Stanislas Michel, qui avait reçu de Dom Augustin la charge de supérieure d'un groupe, sans autre secours et ressources que celui de la Providence.

Le séjour en Russie ne dura pas longtemps, juste le temps de subir les duretés de l'hiver. Les premiers jours d'avril 1800, l'ordre fut donné aux moniales, à la fois par le Tsar et par Dom Augustin, de quitter le territoire russe, à la suite de difficultés politiques et ecclésiastiques. De nouveau en route, le silence était observé comme dans le monastère. Lorsqu'elles voyageaient sur les eaux dans des bateaux, ou bien dans les chars, c'était toujours des monastères ambulants, où toute la régularité était observée, soit pour les heures

de l'Office Divin, soit pour le jeûne et aussi pour le chapitre des coupes. L'amour leur faisait pratiquer toutes les observances, dans des circonstances bien pénibles !

C'est fin septembre 1800, après une navigation pénible, que toutes les moniales se retrouvèrent ensemble à Hamm, près de Hambourg. Elles étaient au nombre de trente-huit. Déjà en route sur le chemin de Dantzig vers Hambourg, Dom Augustin s'était lui-même occupé de quatre sœurs bien malades, et les avait conduites lui-même vers les sœurs Bénédictines de Vinnenberg en Bavière.

Puis, Dom Augustin se hâta vers Hamm où se trouvaient toutes les autres sœurs, ensemble, et il commença à répartir les sœurs. Le 28 octobre 1800, quatre de langue allemande, avec comme supérieure mère Edmond-Paule de Barthe, originaire de Strasbourg, durent se rendre à Vinnenberg (Warendorf), où se trouvaient déjà les quatre Sœurs malades et où elles eurent la joie d'accueillir aussi une postulante. Mais le monastère de Vinnenberg était trop petit pour pouvoir y rester. Et ainsi, les neuf sœurs se rendirent chez les trappistes de Dom Eugène de Laprade, abbé du monastère « Notre-Dame de l'Éternité », une fondation de La Valsainte. Celui-ci les accueillit avec empressement. C'était le 28 décembre 1800.

Ce même jour, une postulante se joignit encore à la communauté. Ainsi, à la naissance de notre monastère d'origine, la communauté était au nombre de dix. Les moines de « Notre Dame de l'Éternité » commencèrent tout de suite à construire pour les sœurs, sur leur terrain, en quelques semaines, un petit monastère, appelé « Rosenthal », qu'ils entourèrent d'un mur. Et ils continuaient à assurer la subsistance de leurs sœurs, si durement éprouvées.

La vie à Darfeld-Rosenthal

La vie cistercienne commença à Rosenthal sous la conduite de la supérieure mère Edmond-Paule. Son nom civil était Marie-Antoinette de Barth, entrée avant la Révolution au monastère cistercien de Kœnigsbrück, aussi appelé « Pont du Roi », situé près de Haguenau en Alsace (67). Chassée du monastère par la Révolution, elle s'était rendue en Suisse pour entrer dans le monastère que Dom Augustin y avait fondé, la « Sainte Volonté de Dieu », en octobre 1797. En paroles, mais surtout en actes, mère Edmond-Paule enseignait à sa communauté de Darfeld-Rosenthal surtout ses propres désirs de régularité, de pauvreté et d'abnégation.

Les Chroniques de notre monastère relèvent le grand nombre de postulantes, venues dans la première année à Darfeld-Rosenthal, au total 71, dont 59 ont reçu l'habit. Austères étaient les règlements de Dom Augustin que les moniales de Rosenthal suivaient intégralement. Rien d'étonnant que le registre mortuaire de « La maison des Dames Trappistines » à Darfeld nous laisse constater que la mortalité était grande. Dans les premières dix années sont inscrits 45 décès. Cependant, le nombre des moniales augmentait rapidement car les postulantes affluaient.

Enfin, après une rencontre du père abbé Dom Eugène et du pape Pie VII à Fontainebleau en 1813, les monastères de Trappistes et de Trappistines de Darfeld prenaient de la distance vis-à-vis des règlements de Dom Augustin, pour vivre selon la règle réformée de l'Abbé de Rancé. Celle-ci était plus adaptée à leurs besoins et leurs faiblesses. Ce changement de règlements signifiait en même temps leur séparation juridique avec les Trappistes de Dom Augustin de La Valsainte. Déjà depuis quelques temps, s'était élevée à Darfeld-Rosenthal une certaine « prise de distance » de Dom Augustin, qui

exerçait un pouvoir absolu sur tous les monastères sortis de La Valsainte. Ses activités en faveur des monastères étaient débordantes, mais devenaient nuisibles pour leur vie. Hélas, trop facilement oubliés de la législation propre aux ordres monastiques, Dom Augustin exigeait de ses maisons filles, pour le besoin de ses nouvelles fondations, de fréquents sacrifices de personnes et de biens temporels, tellement qu'elles-mêmes devaient s'endetter pour leur propre existence. En effet, Dom Augustin gardait la responsabilité directe de toutes les communautés. Mais cela allait à l'encontre du charisme cistercien où chaque monastère reste indépendant, tout en se plaçant sous la responsabilité pastorale de l'abbé de la maison fondatrice.

Le dénouement arriva avec le décès de Dom Augustin de Lestrangle le 12 juillet 1827, chez les religieuses Trappistines de Vaise, au pied de Fourvière, où il venait d'arriver. Cette communauté lui était restée fidèle et l'entourait de ses soins et de ses prières. Un journal de ce temps précise les circonstances du décès :

« C'est dans un long voyage, suivi par une saison brûlante, qu'il a contracté la maladie inflammatoire qui a terminé sa vie. C'est tout habillé et sur un lit de planches, qu'il a reçu les secours inutiles de la médecine et les sacrements des mourants. »

Dans un autre journal parut cet hommage :

« Dom Augustin de Lestrangle était un homme zélé, capable, actif, ardent : il ajouta quelques austérités à la règle déjà si sévère de La Trappe. Les nouvelles fondations qu'il avait formées l'obligèrent à de fréquents voyages. En dernier lieu il était allé à Rome au sujet de quelques discussions sur le gouvernement de son monastère dont nous nous abstenons de parler. Le 12 juillet il revenait à Lyon et c'est là, au monastère de Vaise, qu'il est mort inopinément ».

Mère Marie-Stanislas Michel écrivait dans un document sur ses expériences pendant l'odyssée des Trappistines vers la Russie :

« La foi a été son flambeau, il suivait sa lumière et il crut contre toute espérance. »

À l'heure du décès de Dom Augustin de Lestrangle, 18 maisons Trappistes étaient déjà établies en France, alors que la Révolution avait supprimé tous les monastères une trentaine d'années auparavant. Dans ces 18 monastères habitaient alors 979 religieux et religieuses. C'étaient dix maisons lestrangistes et huit rancéennes.

Expulsion de Darfeld-Rosenthal

Le monastère de Rosenthal en Bavière, devenu rancéen, devait faire l'expérience d'être expulsé à cause de la politique du pays. Napoléon avait supprimé en 1811 tous les couvents de la Trappe dans toute l'étendue de son Empire. Une grande partie des Trappistines de Darfeld-Rosenthal allaient se retirer chez une dame Hirn de Cologne, propriétaire d'une fabrique de draps. Les Trappistines travaillaient incognito, en habits laïcs dans cette usine et menaient la vie la plus régulière possible. D'autres sœurs, de langue française, avaient trouvé refuge à Aix-la-Chapelle et à Liège. Cela a duré jusqu'en 1814, lorsque les religieuses de langue allemande ont pu rentrer dans leur monastère à Darfeld-Rosenthal, tandis que les moniales de langue française s'établissaient à Borsut en Belgique.

En 1824, le monastère subit encore une fois l'influence de la politique. Le gouvernement prussien, qui n'acceptait plus que le nombre de moniales s'accroisse, leur défendit d'accueillir celles qui venaient frapper à leur porte. Cette interdiction porta un coup fatal à la communauté. Et en 1825, l'expulsion totale des Sœurs était ordonnée. !

Déplacement vers la France

Les moines de Darfeld étaient soumis au même sort. Leur prieur, Dom Pierre Klausener, chercha alors un asile en France pour ses moines et pour les moniales. Il le trouva à Elenberg, non loin de Mulhouse (68). Elenberg était un monastère fondé au XII^e siècle par la mère du pape alsacien, Léon IX, pour les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, et, peu après, habité par des Jésuites. Les moines allaient y occuper 3 ailes ; la 4^e était destinée aux moniales au nombre de 26 professes et 8 au noviciat.

Avant de quitter Rosenthal en 1825, la supérieure des sœurs, mère Stanislas Schey, écrivit une lettre au Baron Droste zu Vischering puisque le terrain de leur monastère appartenait au Baron. Il fallait lui demander chaque année des instructions concernant l'utilisation des produits cultivés, et, chaque fois, il les autorisait à les utiliser elles-mêmes. La réponse à la lettre relève cette fois-ci que Madame la Baronne aurait bien voulu honorer les moniales de sa visite, pour leur adresser ses adieux.

Le 29 septembre 1825, 34 sœurs trappistines s'installaient dans l'aile sud de l'ancienne résidence des Jésuites. Sur le toit se trouvait un petit clocher dans lequel les moines ont fait suspendre leur cloche « Antonia », qui les avait appelés à la prière à Darfeld depuis 1796. Cette cloche a été fondue à la fonderie d'Alexius Petit à Gescher/Rosenthal et existe aujourd'hui encore (2012).

C'est pendant que la communauté se trouvait à Elenberg qu'a eu lieu l'érection canoniale du monastère, qui portait en ce temps le même nom qu'au temps de son séjour à Darfeld-Rosenthal : « Notre-Dame de la Trappe de la Miséricorde ». Le décret de cette érection est daté à Rome du 8 juillet 1827, décret qui installe comme abbesse la mère supérieure Stanislas Schey, qui l'est restée jusqu'à sa mort

en 1848. Plus tard, par une lettre de l'évêque de Strasbourg, Mgr Raes, lettre datée du 26 janvier 1855, l'autorisation de porter la croix pectorale était accordée à la mère abbesse.

La vie que les sœurs menaient à Elenberg était une vie pauvre, mais elles étaient contentes et heureuses. Puis, en 1830, arrivait la révolution de Juillet, qui leur fit quitter leur cher Elenberg. Alors, la mère abbesse frappa à la porte des bénédictins à Mariastein, en Suisse, qui mirent à leur disposition leur maison à Beinwyl. Pendant les quelques années passées à Beinwyl, la communauté avait dû enterrer trois sœurs dans la chapelle Saint-Jean. En 1833, la mère abbesse Stanislas put rentrer avec ses sœurs à Elenberg.

Comme à Darfeld-Rosenthal, bien des sœurs sont décédées assez jeunes à Elenberg. Même 40 ans, l'âge de décès de sœur Séraphine Pirson, était en ce temps aussi (1840), un âge où normalement l'homme n'a pas encore accompli sa vie. Lorsque notre sœur Séraphine, qui était continuellement malade à partir de 1832, a senti sa fin venir, elle remit au père abbé, Dom Pierre Klausener, une lettre, afin de la faire parvenir à sa maman après son décès. Sœur Séraphine lui écrivait :

«Je compatis chère maman, à la douleur que va vous causer la nouvelle de ma mort; mais je vous conjure de la modérer. Le dernier gage de tendresse que je vous demande, que je n'emporte pas dans la tombe la désolante pensée que je laisse ma bonne mère en proie à une inconsolable tristesse! Consolez-vous par l'assurance que je vous donne ici: que je meure calme, tranquille, heureuse, pénétrée du regret de mes fautes et pleine de confiance dans les mérites de Jésus. J'ai tout sacrifié pour Dieu. Il ne me reste plus qu'à lui sacrifier ma vie et je le fais avec joie.»

D'une autre sœur, sœur Scholastique Bleicher, selon nos archives, la maman et le papa étaient déjà décédés lorsqu'elle était encore très

jeune. Son tuteur la plaça alors au pensionnat « Sainte-Marie » à Ri-beauvillé (67). À son entrée au monastère d'Élenberg, en 1861, elle avait 21 ans. Elle disait à la maîtresse des novices : « Je suis venue pour faire pénitence et pour servir Dieu comme on sert la Divine Majesté à la Trappe. Veuillez bien avoir la bonté de me l'apprendre et je vous promets d'être docile ». Et elle a bien tenu parole, disent nos Chroniques.

Elle a servi le bon Dieu avec une ferveur qui ne s'est pas ralentie. Elle a fait pénitence aussi, moins cependant qu'elle n'aurait voulu. Mais elle a soumis son ardeur pour la pénitence, à son amour pour l'obéissance ! En effet, rien ne lui était accordé au-dessus de la Règle. Avec ses 22 ans, d'un naturel doux et aimant, sœur Scholastique savait trouver de la joie dans les rigueurs de la Trappe. Par moment, la joie de son cœur débordait. Plus d'une fois on était obligé de lui dire : « Vraiment, vous êtes encore jeune pensionnaire, tout entière. »

La charité envers ses sœurs éclatait partout et la sérénité de son visage restait toujours la même. Elle donnait ainsi à ses petits services une double valeur que toutes les sœurs savaient apprécier. Rien ne coûtait à cette âme généreuse et le bon Dieu ne se laissait pas non plus vaincre en générosité. Cependant sœur Scholastique a connu aussi des temps où les consolations sensibles lui étaient retirées. Mais là encore, son courage et sa générosité ne se démentaient pas. Les afflictions de sa dernière maladie étaient très lourdes pour son âme. Là encore elle disait : « Je suis toute à mon Dieu. Il peut faire de moi tout ce qui lui plaît. Je lui rendrai grâce pour tout ce qu'il fera ». Telle vie, telle mort ! Cela était vrai pour notre fervente religieuse. Telle qu'elle fut en santé, telle elle fut durant sa courte maladie, jusqu'à son dernier soupir. Elle mourut d'une congestion pulmonaire. Étant mûre pour le ciel, sœur Scholastique avait fait en peu de temps la course d'une longue vie !

Le nombre de sœurs à Elenberg augmentait d'année en année. Elles ne venaient pas seulement de la France, mais aussi d'Allemagne, d'Autriche, du Luxembourg, de Belgique et des Pays-Bas. Même en plaçant un lit sur l'autre, l'aile destinée aux sœurs devenait trop petite. La situation était enfin si précaire que les « couvents jumeaux » de moines et de moniales durent se diviser... ! Il fallut beaucoup de temps pour trouver un autre lieu où les moniales pourraient s'installer.

Déplacement de la communauté vers Ergersheim

La mère abbesse Scholastique Dibling et Dom François Strunck, abbé des moines d'Elenberg, ont manifesté beaucoup de courage et de persévérance pour réaliser le transfert de la communauté des moniales, au nombre alors de 80 personnes, vers Ergersheim, à environ 16 km de Strasbourg (67), transfert qui a eu lieu le 6 décembre 1895. À Ergersheim le monastère a pris le nom du pèlerinage de son voisinage, « Notre-Dame d'Altbronn », construit en l'honneur de la Vierge Marie en 1397 et qui est encore fréquenté de nos jours.

La communauté des sœurs entendait à Ergersheim la même cloche « Antonia », fondue en 1796, et qui autrefois appelait les moines de Darfeld à « l'essentiel », de jour en jour, une fois dans la nuit et sept fois dans la journée. C'est cette même cloche qui avait tant de fois rassemblé les sœurs pendant leur séjour à Elenberg.

Au milieu du village d'Ergersheim, les sœurs menaient une vie paisible, et y ont séjourné 106 années... ! Entre temps sont venues les deux guerres mondiales, et les bâtiments qui avaient été construits à Ergersheim pour cent sœurs contenaient de moins en moins de

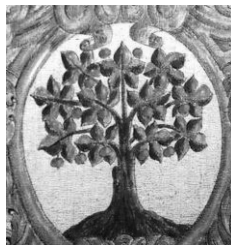
sœurs, tandis que le village et ses bruits augmentaient. Ces deux raisons faisaient réfléchir les moniales sur la nécessité de quitter ce lieu d'Ergersheim et de trouver un lieu plus adapté à leur nombre et au calme, nécessaire à leur vie.

Déplacement vers Baumgarten

Après beaucoup de réflexion, un nouveau transfert de la communauté a eu lieu le 3 décembre 2009. Cette fois-ci c'était le déplacement d'une abbaye vers une autre ! Les 15 moniales, sous la houlette de leur courageuse et vaillante abbesse, mère Marie-Odile Faller, se sont installées à l'abbaye de Baumgarten, qui était autrefois un monastère de moines cisterciens, de 1125 à 1525.

C'est là, toujours appelées par la cloche « Antonia », que les moniales continuent de consacrer leur vie, en s'approchant de Dieu dans la prière, en étant réconfortées par son Esprit et de faire goûter sa bonté à notre monde qui souffre tant ! ■

Sœur Lamberta
Abbaye Notre-Dame de Baumgarten



Logo de l'abbaye de Baumgarten